

JOURNAL ASIATIQUE

RECUEIL TRIMESTRIEL

DE MÉMOIRES ET DE NOTICES

RELATIFS AUX ÉTUDES ORIENTALES

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

TOME CCXXVII



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

RUE VAVIN, N° 12 (VI^e)

MDCCCXXXV

PUNYODAYA (NA-T'I),
UN PROPAGATEUR DU TANTRISME
EN CHINE ET AU CAMBODGE
À L'ÉPOQUE DE HIUAN-TSANG,

PAR
LIN LI-KOUANG.

Comme Śubhakarasiṃha et Vajrabodhi, Puṇyodaya (Na-t'i) était originaire de l'Inde Centrale, et comme Vajrabodhi et Amoghavajra, il voyagea à Ceylan, qui était alors un des centres du tantrisme indien⁽¹⁾. Comme Tche-t'ong 智通, Bhagavaddharma 伽梵達摩, et Atigupta 阿地瞿多, il représente en Chine, au début des T'ang, le « nouveau » mouvement tantrique⁽²⁾. Il arriva à Tch'ang-ngan en 655, avec

(1) Śubhakarasiṃha (637-735 ?) et Vajrabodhi (671-741 ?), tous deux originaires de l'Inde centrale, firent leurs études à Naladā, avant de se rendre en Chine entre 715 et 720. A Ceylan, Amoghavajra fit sa collection de textes tantriques entre 741 et 746. Dès le règne de l'empereur Kao-tsong (650-683), le roi de Ceylan avait fait offrir à la cour de Chine un texte partiellement tantrique, le *Ta tch'eng pen cheng sin ti kouan king* (大乘本生心地觀經, Nanjō n° 955, Taishō n° 159), qui fut traduit par Prājña et autres en 787 (cf. le *Tcheng-yuan lou*, k. 7, et la préface de ce Sūtra).

(2) Au début des T'ang, des traducteurs comme Tche-t'ong, Bhagavaddharma (?) et Atigupta ne traduisirent que des textes tantriques; c'est à ce moment que Puṇyodaya arriva avec sa grosse collection de manuscrits. Un demi-siècle plus tard, au temps de Vajrabodhi et d'Amoghavajra, le mou-

une collection de manuscrits sanskrits aussi volumineuse, et contenant trois fois plus d'ouvrages, que celle que Hiuan-tsang avait rapportée en 645⁽¹⁾.

Il semble avoir été un grand savant, s'il faut en croire Tao-siuan 道宣, avec lequel il se trouva en rapports intimes. Tao-siuan était alors, avec Hiuan-tsang, la personnalité la plus en vue du bouddhisme chinois. Lors du retour de Hiuan-tsang, il avait collaboré à sa première traduction, celle du *Bodhisattvapitaka*, 12^e section du Ratnakūṭa⁽²⁾. Mais par la suite il s'éleva sans doute entre ces deux hommes célèbres une rivalité plus ou moins avouée; dans la biographie de Puṅyo-daya, écrite par Tao-siuan et insérée dans son *Siu kao seng*

vement tantrique atteignit son apogée en Chine. — Il semble bien que sous les Souei et au début des T'ang le mouvement tantrique subit en Chine une sorte de renouvellement. Dans la biographie d'Amoghavajra (*Song kao seng chouan*, k. 1), nous lisons que « pendant trois ans Amoghavajra pria son maître Vajrabodhi de lui enseigner les méthodes du Triple Tantra (de l'acte, de la parole et de l'esprit) des cinq catégories du nouveau Yoga » (欲求學新瑜伽五部三密法涉于三載). Et dans une lettre envoyée en Chine de l'Inde par le moine chinois Wou-hing 無行 (nom sanskrit : Prajñādeva 慧天), qui avait 56 ans en 685 et qui mourut en Inde, où Yi-tsing l'avait rencontré entre 671 et 685, se trouve la phrase suivante : « Récemment il y a comme nouveauté la doctrine des mantra (ou dharani) qui est en grand honneur dans tout le pays » (近者新有真言教法舉國崇仰). Cette lettre est citée dans un ouvrage japonais, le *Shingonshū-kyōji-gi* 真言宗教時義 (k. 3, Taishō n° 2396, p. 431 a, l. 10-11)

e ANNEN 安然, auteur de la deuxième moitié du 11^e siècle; une copie de la lettre de Wou-hing avait été rapportée de Chine au Japon par Ennin 圓仁, en 847 (cf. la liste des manuscrits rapportés par Ennin, Taishō n° 2168, p. 1086 c). C'est cette citation fort curieuse qui a inspiré à Ōmura Seigai 大村西崖 tout un gros ouvrage sur l'histoire du tantrisme (*Mikkyō-hattatsu-shi* 密教發達志, 5 volumes, 1918). Ce renouveau du tantrisme chinois correspondait donc, semble-t-il, à un mouvement contemporain en Inde même.

(1) D'après le *Ts'eu-ngen tchouan*, la collection des manuscrits sanskrits que Hiuan-tsang rapporta en Chine en 645 était de 520 volumes (entre planchettes, *pustaka*) contenant 657 ouvrages.

(2) *Pou sa tsang houei* 菩薩藏會, Nanjo n° 23 (12). Cf. la biographie de Hiuan-tsang, *Siu kao seng tchouan*, k. 4.

tchouan immédiatement après celle de Hiuan-tsang, ce dernier se trouve assez clairement mis en cause pour son attitude à l'égard de Punyodaya, qu'il avait complètement éclipsé à la cour. Bien reçu tout d'abord, logé et entretenu officiellement, Punyodaya se vit bientôt, un an après son arrivée, envoyé dans les « pays du Sud » (notamment au Cambodge), pour y « recueillir des herbes rares », par l'empereur Kao-tsong qui le traitait ainsi comme un simple « employé »; peut-être Hiuan-tsang n'était-il pas étranger à cet éloignement d'un concurrent éventuel. Punyodaya vint « rendre compte de sa mission » à Tch'ang-ngan en 663, se proposant d'entreprendre alors la traduction de ses manuscrits sanskrits, et de réaliser ainsi le vrai but de sa venue en Extrême-Orient et de toute sa carrière. Mais ses manuscrits n'étaient plus à Tch'ang-ngan; Hiuan-tsang les avait emportés avec lui, quatre ans plus tôt, lorsqu'il avait quitté la capitale pour aller s'installer dans un palais en province! Avant de quitter définitivement la Chine — où il n'avait passé en fait que deux années — en 664 pour retourner au Cambodge, Punyodaya réussit à traduire tout au moins trois petits textes, justement avec l'aide de Tao-siuan⁽¹⁾. Le premier de ces textes, l'*Octuple Maṇḍala*, atteste un stade du tantrisme bouddhique antérieur aux grands ouvrages classiques traduits par Amoghavajra et Śubhakarasiṃha. La *Méthode pour adorer les Buddhas* décrit un rite de *pūjā* qui n'a rien de tantrique, mais a connu une fortune durable en Chine et au Japon, notamment dans l'école T'ien-t'ai (Tendai). La version de l'*Aṭānāṭiya*, texte tantrique du Hinayana, dont la recension pâlie est incluse dans le *Digha Nikāya*, est malheu-

(1) D'après le *K'ai-yuan lou*, k. 9 (Taishō n° 2154, p. 563), pour ces trois ouvrages ce furent Houei-tsō 慧譯 (var. Houei-yi 慧譯), du Chan-lin sseu 禪林寺, qui traduisit oralement (譯語), et Tao-siuan lui-même, l'auteur de la présente biographie, qui rédigea le texte chinois (綴文) et composa les préfaces.

reusement perdue. On trouvera ci-dessous une brève analyse des deux ouvrages traduits par Puṇyodaya qui nous sont parvenus.

D'autre part, les relations de Puṇyodaya avec les pays étrangers offrent aussi un certain intérêt. Avant de gagner l'Extrême-Orient, il avait été engagé au Tokharestan comme « lettré » (évidemment pour la langue sanskrite). Les longs séjours qu'il fit ultérieurement au Cambodge (Tchen-la) n'ont pas été, que je sache, signalés jusqu'ici; sa prédication y fut très appréciée, et semble avoir porté sur le tantrisme; c'est pour « recueillir des herbes » que les « grands maîtres » du Cambodge vinrent le chercher en Chine. Les informations contenues dans la biographie de notre traducteur, et dans les préfaces de ses œuvres dues à Tao-siuan, ont paru dignes d'attention à M. Sylvain Lévi, qui m'a encouragé à rédiger cette petite étude.

I. BIOGRAPHIE DE NA-T'I⁽¹⁾.

« Le maître du Tripitaka Na-t'i 那提 — en chinois Fou cheng 福生 (naissance de bonheur) : en suivant le sanskrit complètement, ce nom se transcrit Pou-jou-wou-tai-ye 布如烏代邪⁽²⁾ (Puṇyodaya), mais cette transcription trop longue s'abrège abusivement en Na-t'i — était un homme de l'Inde Centrale. Il sortit de sa famille dès sa jeunesse. Ayant été instruit par des maîtres célèbres, il était fort ambitieux et

⁽¹⁾ *Siu kao song tchouan*, compilé par TAO-SIUAN, aussitôt après le départ de Puṇyodaya, entre 664 et 667 (Taisho n° 2060, k. 4, p. 458 c-459 c, à la suite de la biographie de Hiuan-tsang); cette notice est partiellement reproduite, avec des variantes, dans le *K'ai-yuan lou*, k. 9.

⁽²⁾ L'édition de Taisho donne *ta* 伐, d'après l'édition coréenne, en mentionnant une variante *sa* 伐, d'après les éditions des Song, des Yuan et des Ming. Cette variante, faute évidente, a induit NANJO (*Catalogue*, n° 1493) à rétablir, par erreur, Puṇyopāya au lieu de Puṇyodaya.

conçut le désir de propager le bouddhisme. Il voyagea successivement dans tous les pays, afin d'instruire les hommes. Il était versé dans la grammaire et excellait dans l'explication des textes. [Une fois] le Tokharestan (大夏⁽¹⁾) l'invita comme lettré (wen che 文士); c'est comme les écrivains (tchou tso tcho 著作者) du Lan-t'ai 蘭臺 en Chine⁽²⁾. Il aimait tout le monde et avait le goût des choses curieuses. Quand il entendait parler de quelque chose qui pût aider à comprendre la doctrine, il ne craignait jamais d'aller [s'en enquérir] même au loin chez les étrangers. Naguère il se rendit à Ceylan (執師子國) et y fit l'ascension, au Sud-Est, du mont Laṅkā (楞伽). Et suivant les occasions il enseigna et convertit les gens des pays des Mers du Sud. Il était habile à apprendre les écritures et les langues. Il convertissait les hommes et fondait des établissements religieux. Il enseignait partout où il allait. Profitant de ce qu'en Chine le Grand Véhicule était

⁽¹⁾ Ta-hia 大夏, au Sud du fleuve Oxus et à l'ouest du Pamir. Ce royaume, qui était depuis longtemps en rapports avec la Chine, se soumit, après 650, aux Turcs (Tou-kiue) occidentaux pour quelques années. En 657, la Chine l'enleva aux Turcs et le rattacha au Protectorat de Ngan-si (Koutcha). En 661 fut établi un arrondissement de Ta-hia dont le chef-lieu était la ville de Fou-tch'e 縛叱, plus à l'est. Cf. CHAVANNE, *Les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*, p. 67, n. 2; p. 155. — Tao-siuan employait parfois, par goût de la rhétorique, une nomenclature géographique assez fantaisiste : la Chine devient, sous son pinceau, Tong Hia 東夏 (préface du *Simhavyaharāja... sūtra*, Taishō n° 486, p. 697 b), l'Inde Tchong Hia 中夏 (préface du *Vimalajñāna... sūtra*, Taishō n° 487, p. 698 c) ou encore Houa-siu Ta Hia 華胥大夏 (colophon de Taishō n° 1899, vol. 45, p. 895 c). Mais il semble bien que Ta Hia désigne le Tokharestan dans la présente biographie, où l'Inde est appelée T'ien-tchou 天竺 dans un passage ultérieur.

⁽²⁾ Le Lan-t'ai était le nom de la bibliothèque impériale sous les Han. Nous lisons dans le *Han chou*, k. 19 : « Le censeur impérial a deux assistants; l'un d'eux porte le titre d'assistant du centre, il est installé dans le Lan-t'ai 蘭臺, à l'intérieur du palais, et chargé des dessins, des documents et des livres secrets (= appartenant à l'empereur) ». Sous les Tang, dans la deuxième année Long-cho (662), le Pi chou cheng 秘書省 reçut aussi le nom de Lan-t'ai (cf. *Tang chou*, k. 47).

prospère et le bouddhisme plus florissant que partout ailleurs dans le Jambudvīpa, il fit une collection de Sūtra, de Vinaya et de Śāstra du Grand et du Petit Véhicule, en tout plus de cinq cents manuscrits entre planchettes (*pustaka*) contenant plus de quinze cents ouvrages. Il arriva à la capitale (Tch'ang-ngan) pour la première fois dans la sixième année Yong-houei (655). Il y reçut par édit impérial l'ordre de s'installer au temple Ts'eu-ngen 慈恩寺, et les autorités subvinrent à tous ses besoins. A ce moment, le maître de la Loi Huan-tsang était au premier plan comme traducteur [de textes bouddhiques], et sa réputation était à son comble. [En conséquence] Na-t'i n'eut aucune occasion de se révéler. Il resta donc solitaire et triste. La Prajña est cause d'embarras! Non seulement il ne fut pas reçu [comme il le méritait], mais au contraire il fut traité comme un employé. Dans la première année Hien-k'ing (656), il fut envoyé par édit impérial aux pays de K'ouen-louen 崑崙⁽¹⁾ pour y recueillir des herbes médicinales rares. Lorsqu'il fut arrivé aux Mers du Sud, les rois lui rendirent hommage et fondèrent [des] établissement[s] religieux spécialement pour lui. Il convertit les hommes et enseigna la Loi; sa propagande fut deux fois plus efficace que lors de son précédent séjour. Comme il y avait été envoyé par un édit impérial, il lui fallut retourner [en Chine] pour rendre compte de sa mission; du reste il se proposait de reprendre et d'étudier les manuscrits sanskrits qu'il avait laissés dans le temple Ts'eu-ngen. Dans la troisième année Long-cho (663), il regagna ce temple. Mais les textes sacrés qu'il avait [précédemment] apportés avaient tous été

(1) Le nom de K'ouen-louen s'applique, au sens étroit, à l'Insulinde (Dvīpāntara) (cf. S. Lévi, *K'ouen-louen et Dvīpāntara*, dans *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, Deel 88, Afl. IV, 1931). Mais ici 崑崙諸國 signifie «les pays des Mers du Sud» en général. Le Cambodge y est compris, car dans la suite nous lisons : «... les gens du pays de Tchen-la (Cambodge)... où Na-t'i avait déjà propagé la religion...».

emportés par Hiuan-tsang vers le Nord⁽¹⁾. Il avait bien l'intention de traduire [quelques textes] pour convertir [les Chinois], mais comme il n'avait plus de matériaux à sa disposition, il ne traduisit que trois Sūtra : l'*Octuple Maṇḍala* 八曼荼羅, la *Méthode pour adorer les Buddha* 禮佛法 et l'*Ātānātiya* 阿吒那智; ses traductions sont exactes, concises et minutieuses, et parfaitement aptes à être toujours étudiées et mises en pratique. Cette année-là (663), les gens du pays de Tchen-la 真臘 (Cambodge), dans les Mers du Sud, où Na-t'i avait déjà propagé la religion, et qui n'avaient cessé de le respecter, voulurent le revoir. Les grands maîtres de tout l'ensemble de ce pays s'en vinrent au loin pour l'inviter, disant qu'il y avait chez eux de bonnes herbes médicinales connues de Na-t'i seul, et le priant [de venir] les recueillir lui-même. Un édit impérial l'autorisa à s'y rendre. Et [désormais] son retour ne fut plus possible⁽²⁾. J'ai interrogé un [ou des] voyageur[s] du Ta-hia (Tokharestan), qui m'a [ou m'ont] dit que le maître du Tripitaka Na-t'i était un disciple de Nāgārjuna. [La doctrine du] Nirlakṣaṇa 無相, qui était la sienne, était fort différente de celle de Hiuan-tsang. Des moines de l'Inde (Tientchou) disent que, depuis la mort du grand maître (Nāgārjuna), cet homme fut le premier pour la connaissance profonde du vrai Lakṣaṇa (實相) et des procédés salvifiques (*upāya*). Des cinq écoles de Vinaya⁽³⁾ du Petit Véhicule, et des quatre Veda

(1) D'après le *K'ai-yuan lou*, k. 8, et le *Ts'eu-ngen tchouan*, Hiuan-tsang quitta en 659 le temple Ts'eu-ngen pour aller s'installer au palais Yu-houa 玉華宮. Ce palais était situé au sud-ouest de la sous-préfecture de Yi-kien 宜君縣, à une distance d'à peu près deux cents li au nord de Tch'ang-ngan (cf. un mémorial de Hiuan-tsang, dans *Taisho* n° 2119, p. 826 c). Le temple Ts'eu-ngen se trouvait dans le sud-est de la sous-préfecture de Tch'ang-ngan 長安縣.

(2) 返亦未由. Le caractère 未 semble être une faute pour 末; 末由 signifie « pas de moyen, impossible », etc.

(3) Dharmaguptaka, Sarvāstivādin, Kāśyapīya, Mahīśāsaka, Vatsīputriya.

des hérétiques, il n'y avait rien dont il ne pénétrât clairement la source et le fond, la lettre et le sens. Ses paroles étaient [éloquentes] comme des perles enfilées, et ses arguments [florissants] comme des nuages colorés. Le *Ta tch'eng tsi yi louen* 大乘集義論 (*Mahāyānasamuccayārthasāstra?*), qu'il avait composé, pouvait compter plus de quarante rouleaux (chapitres). Il allait le traduire [en chinois]; mais comme il fut envoyé [dans le Sud], la traduction manque. Hélas! le regret qui fit embrasser la licorne⁽¹⁾ [à Confucius] est un phénomène constant! Combien il est difficile de s'y connaître en hommes! Cela se trouve rarement en mille ans. Na-t'i était venu [en Chine] avec la doctrine; s'il avait été placé dans une situation à sa taille, il aurait fait les preuves de son indépendance⁽²⁾. Mais il subit du tort à plusieurs reprises, puis fut chargé d'une mission dans le Sud. Il parcourut plusieurs myriades [de li 里] [par chemins] montagneux, et brava à plusieurs reprises l'air malsain [des Tropiques]. Et c'est là qu'il dut sacrifier sa vie. Hélas! que c'est regrettable! ».

II. L'OCTUPLE MANḌALA.

D'après le *K'ai-yuan lou*, k. 9 (Taishō, vol. LV, p. 563), le *Sūtra de l'Octuple Manḍala* est aussi intitulé *Che-tseu tchouang-*

⁽¹⁾ 抱麟之歎. Allusion à une anecdote confucéenne : Avant la naissance de Confucius, une licorne vomit un livre de jade dans une maison de son village; sa mère, Tcheng-tsai, fit attacher un cordon brodé à la corne de l'animal, qui disparut le lendemain. Plus tard, dans la 14^e année du règne du duc Ting 定公 de Lou (496 av. J.-C.), les paysans saisirent une licorne dans un marais, et la montrèrent à Confucius; le cordon était encore attaché à la corne. Confucius embrassa la licorne, enleva le cordon, et pleura amèrement. Cf. *Che yi ki* 拾遺記 de Wang Kia 王嘉 (IV^e siècle ap. J.-C.).

⁽²⁾ 投俾北冥既無所待. Allusion au monstre K'ouen 鯨 (le Léviathan chinois) et à ses ébats dans l'océan septentrional, au premier chapitre du *Tchouang-tseu*, où figure également l'expression *wou tai* 無待 «indépendant».

yen wang p'ou-sa ts'ing wen king 師子莊嚴王菩薩請問經 (*Simhavyūharājabodhisattva-paripṛcchā-sūtra*; Nanjō n° 462, Taishō n° 486). Il fut traduit en chinois dans la troisième année de la période Long-cho (663 ap. J.-C.)⁽¹⁾. Il en existe une version tibétaine due à Ye-çes-sde (première moitié du ix^e siècle ap. J.-C.; Kanjur, Mdo IV, Gu 5, p. 441 a, l. 4-444 a). C'est un texte tantrique relativement ancien, car le cadre est celui d'un Jātaka, et la scène est encore dans ce monde, tandis que les Sūtra tantriques tardifs sont toujours localisés dans certains pays lointains ou au ciel; par exemple la scène du *Jambhalajalendrayathālabdha-kalpa*⁽²⁾ est à Laṅkā 楞伽國, celle du *Mahāvairocana-sūtra*⁽³⁾ est au palais de Tathāgatādhiṣṭhānavipulavajradharmadhātu (?) 如來加持廣大金剛法界宮, celle du *Nada-deva-sūtra*⁽⁴⁾ est au palais de Vaiśravaṇa, etc. Le sujet de ce Sūtra est le rite consacré aux huit Bodhisattva, la construction d'un « autel » dans ce but, les mérites auxquels on peut aspirer grâce à ce rite, etc. Dans la littérature bouddhique il y a plusieurs séries de huit

(1) Dans la préface de cet ouvrage (Taishō n° 486), due à TAO-SUAN lui-même, se trouve le passage suivant : « Au dixième mois de la troisième année Long-cho (663), Na-t'i, maître du Tripitaka de l'Inde, était venu avec ses connaissances dans ce grands pays en se mêlant au peuple. L'empereur, qui vénère la Loi, daigna rendre hommage à ce sage, lui fit fournir tout ce qu'il lui fallait, et lui demanda de prêcher [la Loi d'] *amṛta*. [Mais] des étrangers des Mers du Sud, venant de loin présenter le tribut, rapportèrent, par mémorial, qu'il y avait dans leur pays des médicaments divins que seul Na-t'i pouvait recueillir. Et [l'empereur] l'y envoya par faveur. Avant de partir, il traduisit cet ouvrage... ».

(2) 佛說寶藏神大明曼拏羅儀軌經, traduit par Fa-t'ien 法天 entre 973 et 985 ap. J.-C.; Nanjō n° 1046, Taishō n° 1283, Ōtani n° 426.

(3) 大毗盧遮那成佛神變加持經, traduit par Śubhakarasiṃha avec la collaboration de Yi-hing en 724 ap. J.-C.; Nanjō n° 530, Taishō n° 848, Ōtani n° 126.

(4) 最上秘密那拏天經, traduit par Fa-hien 法賢 entre 985 et 1001 ap. J.-C.; Nanjō n° 1038, Taishō n° 1288.

Bodhisattva. Ainsi dans l'*Aṣṭabuddhaka* traduit par Tche-k'ien sous les Wou (222-280) (Taishō, n° 427), nous trouvons les noms de huit Bodhisattva; mais c'est une autre série, et du reste, dans ce texte du III^e siècle, il n'y a pas encore de rite tantrique : la répétition des noms des Bodhisattva y remplace le *maṇḍala* aussi bien que la *dhāraṇī*. Les huit Bodhisattva du texte traduit par Puṇyodaya sont ceux qui furent plus tard généralement adorés dans le tantrisme chinois. Dans l'*Aṣṭamaṇḍalaka-sūtra*, traduit par Amoghavajra vers le 3^e quart du VIII^e siècle (Nanjō n° 981, Taishō n° 1167; le même ouvrage fut traduit encore une fois au X^e siècle par Fa-hien, Nanjō n° 882, Taishō n° 1168), il y a une *dhāraṇī* pour chacun d'eux.

Quant à l'usage des *maṇḍala*, il était connu en Chine au moins dès la traduction de la *Mahāmāyūrīvidyārājñī* par Śrīmitra (arrivé à Nankin entre 307 et 312). Cette traduction est perdue, mais le texte de la méthode pour établir le *maṇḍala* (*kie tcheou kiai fa* 結呪界法, *dhāraṇī-sīmā-bandhana*?) se trouve conservée à la fin de la traduction de la *Mahāmāyūrī* due à Saṅghapāla⁽¹⁾. On trouve aussi une description de *maṇḍala* dans le *Nilakanṭhaka* traduit par Tche-t'ong 智通 entre 627 et 649⁽²⁾. Dans ces deux textes il s'agit du *maṇḍala* en général, tandis que, dans la traduction de Puṇyodaya, c'est un *maṇḍala* consacré spécialement aux huit Bodhisattva. Depuis son temps ce rite est resté en usage, sous le nom de rite de l'Aṣṭabodhisattva-*maṇḍala* 八菩薩曼荼羅法.

La scène est sur le Grdhrakūṭa à Rājagrha. Le Buddha prêche devant une assemblée de mille-deux-cent-cinquante Bhikṣu, de cinq cents Bodhisattva et de Deva, Nāga, Yakṣa,

(1) 孔雀王呪經, traduit sous les Leang (502-557 ap. J.-C.); Nanjō n° 308; Taishō n° 984, p. 458 c-459 a.

(2) 千眼千臂觀世音菩薩陀羅尼神呪經, Nanjō n° 318, Taishō n° 1057, Ōtani n° 369.

Gandharva, Asura, Garuda, Kimnara, Mahoraga et autres *aṣṭaparīśad* innombrables. Le Bodhisattva Simhavyūbarāja⁽¹⁾ se lève de son siège, rend hommage au Buddha et lui demande quels bons actes il a accomplis autrefois pour être le plus honorable parmi les hommes et les dieux, et pour être loué et respecté par tous les êtres. Le Buddha lui explique que dans le passé, au temps du Tathāgata Acintyaprabhāsa⁽²⁾, il y avait un *śreṣṭhi* nommé Uttaradāna⁽³⁾, qui, fort de ses richesses, ne croyait pas au Dharma et n'avait point de respect pour le Buddha. Un Bodhisattva appelé Vijayasambhava⁽⁴⁾ eut pitié de ce *śreṣṭhi* et voulut le convertir. Il se rendit chez lui; émerveillé de sa beauté, le *śreṣṭhi* se leva pour le recevoir et lui rendit hommage.

Alors le Bhikṣu lui dit qu'il y a un grand *dharmaparyāya* dit de l'Aṣṭamaṇḍala (八曼荼羅), dont les mérites sont innombrables. Après avoir entendu ce *dharmaparyāya*, si l'on peut le mettre en pratique, on obtiendra quatre récompenses excellentes : 1° on naîtra là où naissent des Bodhisattva intelligents et l'on aura un entourage (*parivāra*) nombreux et des biens abondants; 2° grâce à cet entourage nombreux, on sera libre et sans embarras; 3° on aura une beauté parfaite et on sera toujours en bonne santé; 4° on obtiendra tout ce qu'on désire, et on n'éprouvera aucun tourment même si l'on est écrasé par une montagne. On connaîtra la pensée des êtres, on aura pitié d'eux, on cherchera à les protéger et à les sauver.

Uttaradana le prie de lui expliquer l'Aṣṭamaṇḍala; le

(1) Che-tseu tchouang-yen wang p'ou-sa 師子莊嚴王菩薩; tib. : Señ ge'i rgyal po bkod pa zhes bya ha zbig 'khor.

(2) Pou-k'o-sseu-yi kouang-ming jou-lai 不可思議光明如來; tib. : De bzin gcegs pa beam gyis mi khyab pa'i 'od.

(3) Chang-che 上施; tib. : Bla ma sbyin pa.

(4) P'i-tcho-ye-san-po-p'o 毗闍耶三幡 (薄我反) 婆; tib. : Rnam par rgyal ba 'byuñ ba.

Bhikṣu lui indique les procédés suivants. Il faut d'abord émettre ce vœu : « Je veux faire offrande aux Buddha des trois temps, aux grands Bodhisattva, aux Srāvaka, et aux Pratyekabuddha ». Puis il faut construire un « autel » (t'an 壇) carré, appelé *maṇḍala*, dont la grandeur est suivant l'occasion. Le plus petit doit avoir une largeur et une longueur de quatre *aṅguli* (四指, quatre largeurs de doigts), ou bien d'une *vitasti* (一搩手, un empan). L'autel doit être fait d'encens ou d'autres choses, ou bien fait sur le sol. A l'intérieur de l'autel carré, il faut disposer huit sièges circulaires. C'est pour faire offrande aux huit Bodhisattva, à savoir : Avalokiteśvara, Maiteya, Ākāśagarbha, Samantabhadra, Vajrapāṇi (執金剛主), Mañjuśrī, Sarvaṇīvaraṇaviṣkambhī, Kṣitigarbha.

Vijayasambhava ajoute que cette méthode lui a été enseignée par le Tathāgata Acintyaprabhāsa et qu'il la pratique lui-même. Il énumère ensuite les mérites et les récompenses que comporte cette offrande. Celui qui la pratique, c'est comme s'il adorait les Buddha des trois temps, les grands Bodhisattva, les Pratyekabuddha, les Srāvaka. Il sera toujours protégé par les Deva. Si c'est un roi qui la pratique ou la fait pratiquer, cela fera disparaître les maux de son royaume. S'il s'agit d'un fils ou d'une fille de bonne famille, ils ne renaitront pas pour une mauvaise destinée (*durgati*). Si l'on désire la beauté ou l'intelligence, si l'on veut renaître chez les Caturmahārāja, ou comme Trāyastriṃśa, Yāma, Tuṣita, Nirmāṇarati, Parānirmitavaśavartī, Śakradevendra, Brahmā, Mārarāja, Cakravartin, ou encore, au ciel ou ici-bas, dans une famille noble avec un entourage parfait et des biens abondants; ou enfin si l'on désire atteindre les degrés de Srota-āpanna, de Sakṛdāgāmin, d'Anāgāmin, d'Arhat, de Pratyekabuddha, de Bodhisattva, d'Anuttarasamyaksambuddha, il faut pratiquer cette offrande.

Ensuite le Buddha dit au Bodhisattva Simhavyūharāja que

ce Bhikṣu Vijayasambhava n'était autre que le Bodhisattva Mañjūśrī; quant au *śreṣṭhi* Uttaradāna, c'était lui-même, le Buddha Śākyamuni, et c'est pour avoir depuis lors pendant plusieurs *kalpa* pratiqué ce *maṇḍala*, qu'il possède maintenant tous ses mérites. Si les autres êtres pratiquent cette offrande, ils obtiendront les mêmes récompenses.

A la fin du Sūtra, le Buddha ajoute qu'en pratiquant cette offrande on pratique aussi les six *pāramitā* : En enduisant la terre avec de l'eau parfumée ou du parfum, en établissant l'autel carré et les sièges circulaires avec de l'eau et de la terre, c'est la *dāna-pāramitā*. Les actes du corps, de la bouche et de l'esprit que comporte l'offrande, n'offensent pas les êtres : c'est la *śīla-pāramitā*. Si l'on supporte les insectes et les fourmis qui envahissent l'autel, c'est la *ksānti-pāramitā*. Si les bonnes pensées continuent sans cesse au cours de l'offrande, c'est la *vīrya-pāramitā*. Si l'esprit se concentre sans distraction, c'est la *dhyāna-pāramitā*. Si l'on sait disposer avec correction l'autel carré et les sièges circulaires, et se rendre compte du moment où il faut l'établir et accomplir le rite, c'est la *prajñā-pāramitā*.

L'*Aṣṭamaṇḍalaka* traduit par Amoghavajra, puis par Fa-hien (un siècle et trois siècles après Puṇyodaya), est un ouvrage du même genre. Les titres sont identiques; la version d'Amoghavajra est intitulée 八大菩薩曼荼羅經 (*Aṣṭamahābodhisattva-maṇḍala-sūtra*), celle de Fa-hien 佛說大乘八大曼拏羅經 (*Buddhabhāṣita-mahāyānāṣṭamahāmaṇḍala-sūtra*). Les huit Bodhisattva à qui l'offrande est consacrée sont les mêmes. Au début du Sūtra la même question est posée : comment peut-on établir l'octuple *maṇḍala*, etc. ? Mais dans ces deux traductions, malgré la question posée et le titre du Sūtra, il n'y a dans la réponse du Buddha pas un mot sur la construction du *maṇḍala*, et l'ensemble du Sūtra paraît avoir quelque chose qui manque. Il est probable que le passage sur la construction du

maṇḍala se trouvait bien dans l'original sanskrit, mais que les traducteurs l'ont sauté parce que ce *maṇḍala*, introduit en Chine par Puṇyodaya, était bien connu de leur temps, et que l'intention d'Amoghavajra, en entreprenant une nouvelle version de cette œuvre, était de faire connaître les *dhāraṇī* qui manquaient à la version de Puṇyodaya. On remarque aussi des différences entre la traduction d'Amoghavajra et celle de Fa-hien. Celle d'Amoghavajra donne après chaque *dhāraṇī* une notice sur la manière de se représenter en pensée l'image du Bodhisattva auquel la *dhāraṇī* est consacrée, ses attributs, etc. Ces notices manquent dans la version de Fa-hien. Sans doute Fa-hien les a-t-il lui aussi sautées parce que de son temps l'icographie des huit Bodhisattva était connue. Je pense donc que l'original sanskrit d'Amoghavajra devait être réellement analogue à celui de Puṇyodaya, et contenait une description du *maṇḍala*, aussi bien que les *dhāraṇī*; dans ces dernières il faut voir sans doute une addition à l'ouvrage, faite en Inde postérieurement au départ de Puṇyodaya (donc entre le milieu du vi^e et le milieu du vii^e siècle environ, période où le tantrisme bouddhique se trouvait en plein développement en Inde). Les deux nouvelles versions dénotent par d'autres traits un tantrisme plus évolué et plus tardif que celui de Puṇyodaya. La scène est au Potalaka (補世 [Fa-hien : 陀] 落迦), au palais d'Avalokiteśvara; l'histoire en forme de *jātaka* n'y figure plus, et les récompenses promises sont devenues prodigieuses aussi : dans la traduction d'Amoghavajra, il est dit : « Si l'on établit (建立) une fois (Fa-hien : « souvent ») ce *maṇḍala* suivant les règles, on fera disparaître les effets des dix mauvais actes (十惡, *akuśalakarman*) et des cinq *ānantarya* (五無間業), etc. ». Comme chacun le sait, les cinq *ānantarya* sont des crimes abominables qui ne peuvent jamais être expiés. D'après les deux recensions de l'*Aṣṭamaṇḍalaka*, postérieures à Puṇyodaya, il suffit d'accomplir ce rite pour être

libéré des conséquences de ces péchés. Une telle indulgence appartient à un stade tardif de la doctrine bouddhique, et témoigne déjà de ce relâchement moral qui a valu au tantrisme un si fâcheux renom.

III. LA MÉTHODE POUR ADORER LES BUDDHA.

D'après le *K'ai-yuan lou* (k. 9), cet ouvrage était intitulé : *Li-keou-houei p'ou-sa souo wen li so fa king* 離垢慧菩薩所同禮佛法經 (*Vimalajñānabodhisattvapariṣcchā*; Nanjō n° 521, Taishō n° 487). Il fut traduit en chinois dans la troisième année Long-cho (663). Il enseigne ce qu'on appelait en Chine « les cinq contritions (*pratideśanā*) de l'école T'ien-t'ai, 天台五悔 ». Parmi les dix Buddha des dix directions, Vairocana occupe le nadir. On a voulu voir là l'origine de la localisation de Vairocana comme Buddha principal au centre des *mandala* dans le tantrisme sino-japonais ⁽¹⁾.

La scène est à Śrāvastī dans le jardin d'Anāthapiṇḍada au Jetavana. Le Buddha prêche dans une assemblée de cinq cents Bhikṣu, d'innombrables Bodhisattva, d'innombrables Brāhmaṇa, Vaiśya, Śūdra, Gṛhapati, tous chefs de leurs catégories, venus avec leurs inférieurs. L'assemblée est entourée de Deva, Nāga, Yakṣa, etc. Un Bodhisattva nommé Vimalajñāna se lève, rend hommage au Buddha, et lui pose la question suivante : « Comment les hommes et les femmes de bonne famille peuvent-ils saluer et adorer les Tathāgata ? » Le Buddha l'encourage et explique la méthode pour adorer les Buddha.

D'abord il faut émettre un vœu : « De tout cœur j'adore les Buddha des dix directions. Maintenant, si des cinq parties de

(1) Cf. ŌMURA Seigai, *op. cit.*, vol. II, p. 196.

mon corps je rends hommage aux Buddha, c'est pour mettre fin aux cinq *gati* [de la transmigration] et écarter les cinq *āvaraṇa* (五蓋⁽¹⁾). Je désire que les êtres soient toujours tranquilles (*avasthita*), qu'ils possèdent les cinq *abhijñā* et les cinq yeux⁽²⁾. Je désire que lorsque mon genou droit touche la terre, les êtres réalisent la *samyaksambodhi*; que lorsque mon genou gauche touche la terre, les êtres n'aient pas de mauvaises vues hérétiques, et qu'ils soient tous bien installés dans la bonne Loi; que lorsque ma main droite touche la terre, je réalise la *bodhi*, moi-même avec tous les êtres, comme le Bhagavat assis sur le siège de *raja*, avec sa main droite indiquant la terre qui trembla en signe de bon augure; je désire que lorsque ma main gauche touche la terre, les hérétiques difficiles à vaincre soient attirés au moyen des quatre *saṅgrahavastu* (四攝法) et entrent dans la bonne religion; je désire que lorsque ma tête touche la terre, les êtres quittent l'orgueil et atteignent le degré suprême. »

Ensuite il faut rendre hommage aux Buddha des dix directions : à l'est *Akṣobhya*, ainsi que tous les autres Tathāgata des mondes innombrables dans cette direction, les grands *dharmapitaka*, et les *bodhisattva*, les *śrāvaka*, les *pratyekabuddha*⁽³⁾; au sud *Ratnaketu*(?) 寶相, etc.; à l'ouest *Amitayus*, etc.; au nord *Dundubhīsvara*, etc.; au sud-est *Indraketurāja*, etc.; au sud-ouest *Ratnavicāraṇapada*(?) (寶遊步), etc.; au nord-ouest *Sālendrarāja*, etc.; au nord-est *Amitaketurāja*, etc.; au zénith *Jñānaprabhāsa*, etc.; au nadir *Vairocana*, etc.

Puis il faut prendre refuge auprès du Maître du Sahāloka, Śakyamuni-tathāgata, de tous les Tathāgata des mondes innombrables des dix directions, des grands *dharmapitaka*, et

(1) *Rāga, pratigha, middha, auddhatya, vicikitsā*. Cf. *Prajñāpāramitāsāstra*, k. 17 (Taishō, n° 1509).

(2) *Māṃsacakṣu, divya°, prajñā°, dharmā°, buddha°*.

(3) Les invocations s'adressent aux trois *ratna* : Buddha, Dharma, Saṅgha.

des Bodhisattva des dix *bhūmi*, de la *pramuditā* à la *dharmameghā*.

Puis⁽¹⁾ il faut pratiquer la contrition (*pratidesānā*) : se confesser et se repentir des dix mauvais actes, trois du corps, quatre de la bouche, trois de la pensée, et de tous les péchés, offenses et fautes commis au cours de la transmigration qui n'a point de commencement.

Puis il faut pratiquer la requête aux Buddha (*adhyesaṇā*), en disant : « De tous les Buddha des dix directions, ceux qui n'ont pas encore fait tourner la roue de la Loi, ceux qui vont entrer dans le *parinirvāṇa*, je les prie d'avoir pitié des êtres, de prêcher la Loi, et de ne pas entrer dans le *parinirvāṇa*. »

Ensuite il faut exprimer l'approbation (*anumodanā*), en disant : « Je donne mon approbation, j'acquiesce à tous les savants et sages innombrables des trois *yāna* dans les dix directions, et à tous les êtres qui ont cultivé les six *pāramitā* et les *bodhyaṅga*. »

Puis vient le transfert des mérites (*pariṇāmana*); il faut dire : « Puisque les *bodhisattva*, les *śrāvaka*, les *pratyekabuddha* ont orienté les mérites des *pāramitā* qu'ils ont pratiquées vers la *bodhi* suprême, moi aussi j'oriente tous mes mérites vers le *Buddhadharma*. »

Enfin il faut émettre le vœu (*praṇidhāna*), en disant : « Puisque tous les Buddha et Bodhisattva des trois temps dans les dix directions ont émis le grand vœu d'instruire tous les êtres des trois *dhātu*, moi aussi j'émetts un grand vœu : « Je désire concentrer mon esprit sur le Dharma suprême, voir toujours les Buddha et sans cesse apprendre la bonne Loi et la mettre en pratique », etc.

(1) Ici commencent les « cinq contritions » proprement dites (cf. *Mahāyāna-sūtrālamkāra*, XVIII, 70). La liste qu'en donne Puṇyodaya n'est pas celle de l'école chinoise du Tantra (Tchen-yen tsonḡ 眞言宗) mais celle qui a cours dans l'école Tien-t'ai (天台宗), où l'on se réfère du reste pour ce rite à d'autres autorités qu'au texte de Puṇyodaya.

IV. L'ĀTĀNĀṬIYA.

Cette troisième traduction de Puṇyodaya était perdue dès 730 ap. J.-C. (cf. *K'ai-yuan lou*, k. 9, Taishō, vol. LV, p. 56 a). L'*Ātānāṭiya* est conservé en pāli dans le *Dīghā Nikāya* (XXXII), en tibétain dans le *Kanjur* (Ōtani n° 749). Un fragment d'une recension sanskrite a été retrouvé en Asie Centrale⁽¹⁾. C'est un des rares textes de genre tantrique qui figurent dans la littérature du Hinayāna.

(1) Cf. HOERNLE, *Manuscript Remains of Buddhist Literature found in Eastern Turkestan*, vol. I, p. 24-27. Aux références chinoises données par HOERNLE, on peut ajouter une citation de l'*Ātānāṭa* (阿 陀 那 陀) dans la recension chinoise de la *Samantapasādikā* (Taishō n° 1462, p. 753 c), dans un passage qui autorise les Bhikṣu à réciter ce texte aux laïcs malades en raison de ses vertus curatives.